

Guido Gozzano

Goa : « La Dourada »

traduit par Muriel Gallot

Guido Gozzano est mort en 1916. Ce récit d'un voyage (1912) a paru, posthume, en 1917 sous le titre : *Verso la cuna del mondo*.

Océan Indien. A bord du *Pedrilla*.
14 décembre 1912.

Personne n'a voulu me suivre à Goa. Mes amis sont restés à Bombay, pris déjà par toutes les douceurs de la métropole hospitalière. Aller à Goa, pourquoi ? Les pourquoi sont multiples, tous indéfinissables, presque inavouables ; la seule réponse est mon intime nostalgie de rêveur vagabond. Parce que Goa n'est mentionnée ni par Cook, ni par Loti, parce qu'aucune compagnie de navigation n'y fait escale, parce que me pousse vers elle un sonnet de Heredia, inoubliable, parce que peu de noms troublent autant mon imagination d'adolescent que le nom de Goa : Goa la Dourada.

Oh ! cent fois visitée avec un crayon, durant les interminables leçons de mathématiques, l'atlas ouvert entre mon pupitre et mes genoux : tantôt je traversais l'isthme de Suez et la mer Rouge, l'océan Indien, tantôt je contournais l'Afrique sur un voilier qui approchait les îles du Cap-Vert, le cap de Bonne-Espérance, Madagascar... Durant ce pèlerinage me suivait un compagnon que je n'ai plus revu depuis cette époque et qui était maître à bord de mon imagination : il avait un frère missionnaire à Goa, un frère qu'il ne voyait pas depuis des années, qu'il avait presque totalement oublié, mais à qui il devait un nombre enviable de timbres coloniaux et des lettres qui parlaient de Malabar et des Gati, de tigres et de saint François Xavier et des photographies de la Cathédrale et de la Mission au milieu de l'ondulation des cocotiers. Timbres, lettres, photographies, son nom, Vico Verani ; tout est imprimé dans ma mémoire, comme si je l'avais quitté il y a une heure, et c'est même la seule chose qui y soit imprimée ; ce voyage sur l'atlas me semble la réalité vivante, et rien qu'une image pâlie, ce ciel et cette mer d'étain fondu, limitée par une bande de céruse verte : la côte de Malabar...

A nouveau je pense que nos sentiments en face des choses ne sont que la maigre floraison des quelques graines déposées par le hasard dans notre pauvre cervelle humaine, durant notre première enfance. C'est aujourd'hui que se termine le voyage au crayon entrepris sur l'atlas il y a vingt ans, il se termine à bord de cette théière tressautante, une caravelle pansue, longue de trente mètres, à laquelle a été sans doute ajoutée la première chaudière à vapeur qui ait été inventée. Mais tout cela est indiciblement poétique et compense pour moi la vaine élégance des grands vapeurs modernes aux cabines et aux salles prétentieuses de miroirs et de stucs Empire et Louis XV, à l'odeur si vulgaire d'*hôtel*, d'où est absente toute poésie

de la mer, tout sens de la *chose nouvelle* et de l'*aventure*. Ici tout est poétique, ma nostalgie peut rêver qu'elle se trouve aux temps de Vasco de Gama, qu'elle navigue vers les *Terrae Ignotae*, vers les *Insulae non repertae*...

Je dors dans une couchette dont le châssis de l'*oblock* est comme une fenêtre XVIII^e. Scorpions, blattes, termites en abondance, mais en compensation j'ai autour de moi des images et statues de saints : de Notre-Dame du Bon-Secours à saint François Xavier : avec d'étranges prières en portugais, pour l'heure du naufrage... ; et le bois de la cabine a une odeur de saumâtre et de décrépitude, et il grince la nuit, au rongement rythmé des vers à bois.

Peu de voyageurs à bord ; quelques commerçants de Goa des Missions du Nord. J'ai tout de suite espéré avoir des nouvelles du missionnaire inconnu :

« Oui, je vais à Goa pour voir le frère d'un de mes amis. Vico Verani, *Vielha Citade* »...

Mais les cinq moines ne savent rien :

« Nous, nous sommes du couvent de Pandjim ; Pandjim, c'est la nouvelle Goa. Mais je connais tous les moines de la *Citade*, je vous ferai une lettre d'introduction pour le Père Jacques de l'Église du *Bom Jesu*, une autre pour la Cathédrale... »

Étranges, ces moines de Goa, au visage anguleux et terreux, au très large sourire, aux yeux petits, noirs comme des escarboucles enchassées sous d'énormes sourcils, et portant moustaches ; figures de Zuloaga, amplifiées par le climat et par les croisements ; au rire, au regard et au geste très vifs, opposés en tout à la rigide blondeur de leurs voisins anglais...

Aujourd'hui, je suis descendu dans la soute. Quelle quantité de marchandises disparates nous transportons avec nous ! Pianos, machines à écrire, bicyclettes, balles de coton à fleurs très vives pour les belles des colonies, trois caisses énormes, dans lesquelles on transporte une gigantesque statue de saint François Xavier, en trois morceaux, hommage de l'évêque de Bombay pour je ne sais quel couvent portugais, et une infinité de sacs remplis de débris de faïences : débris de vaisselle brisée provenant de toutes les balayures de l'Occident, fragments de couleur vive, recherchés par les mosaïstes de Goa qui en font des pavements aux dessins compliqués, de très bel effet.

J'ai eu une heureuse surprise. A la cuisine, entre un régime de bananes et une boîte de conserves, j'ai trouvé un livre : *Os Lisiades, Les Lusiades*, l'immortel poème de Camoens ; édition archaïque, crasseuse, avec en bas de page la *real alvaira* : l'autorisation des supérieurs. Je ne connais pas le portugais et le peu d'espagnol que je sais ne m'est d'aucun secours, mais les vers sont tellement harmonieux, tellement parfaites les rimes qu'à la fin de chaque strophe je comprends exactement ce que le poète a voulu dire. Me viennent en aide d'autre part le cuisinier, le marmiton de bord, n'importe quel marin : le poème est populaire parmi les illettrés comme chez nous *Bertoldo* ou les *Rois de France* ; avec cette nuance que le livre est parmi les chefs-d'œuvre les plus parfaits que la Renaissance ait donnés à la littérature européenne. C'est l'œuvre nationale portugaise, ou du moins la seule chose, hélas, qui reste de toute la grandeur coloniale des jours de splendeur. Ce n'est pas pour rien, ni injustement, que Camoens a été appelé le Tasse du Portugal. Tous les éléments des grandes épopées sont présents autour de la figure du héros, Vasco de Gama, et autour de sa geste, la découverte des Indes Orientales. Et pourtant je ne puis le lire sans un sourire d'irrévérence. Ce descen-

dant portugais d'Ulysse, accoutré selon les obsessions de la mode classique du temps, a une allure grotesque : on croit voir les bottes, le justaucorps usé d'un pirate médiéval pointer sous la cuirasse, le casque et le bouclier des réminiscences homériques et virgiliennes. Tout l'Olympe païen et chrétien préside à la geste. La Vierge Marie d'un côté — une Vierge très paganisante —, et Vénus de l'autre — une Vénus qui respire la sacristie et la Sainte Inquisition —, se disputent chacune à leur tour le héros navigateur. Le poème s'ouvre par une tourmente dans le style antique, quand Vasco de Gama franchit le Cap de la Tempête : Bacchus le persécute, Vénus le protège. Débarquement à Mélinda, accueil du roi et de sa fille, hospitalité généreuse, où Vasco en profite pour résumer en trois longs chants les annales du Portugal, ses gloires passées et futures ; la litanie éloquentes de tous les héros antiques quand ils étaient accueillis à la cour du roi... Et voici Didon déguisée en Inès de Castro et le tableau émouvant du départ de Vasco avec sa flotte et le Cyclope travesti en géant Adamastorre. Et à travers ces réminiscences homériques et virgiliennes Vasco arrive à Goa, la prend d'assaut, s'empare de toute l'Inde sans oublier de conclure avec les différents radjahs un traité de commerce en bonne et due forme, en beaux et harmonieux huitains. Les navigateurs reviennent triomphalement dans la patrie et ils sont accueillis dans une île enchantée, paradis allégorique, où les nymphes de Thétis, blessées par Vénus, les récompensent de toutes leurs épreuves. Les saints du paradis chrétien sont présents et applaudissent — quel livre cocasse ! — les choses qui se font sur l'herbette académique de ce jardin d'Armide.

Quel livre cocasse ! Mais plein de beautés, et c'est sans aucun doute le viatique poétique le mieux adapté pour le rêveur qui navigue vers Goa la légendaire, le mieux adapté pour tromper les heures de torpeur tropicale, allongé sur le pont, sous une double tente, dans la monotonie d'un voyage qui semble ne devoir jamais plus finir...

Vasco de Gama : nom parmi les plus fabuleux que je connaisse : au point que je ne réussis pas à imaginer l'homme sans sa fable, je n'arrive pas à le concevoir vivant, mortel, sur cette mer, sous ce ciel, qui furent les siens ! Et pourtant sa flotte naviguait peut-être sur ces mêmes eaux, quand à bord il recevait en grande pompe le Négus, complice et allié. Et l'Empereur d'Éthiopie et le Capitaine portugais étaient penchés sur la carte, méditant une entreprise digne des Cyclopes, une vengeance de demi-dieux : dévier le cours du Nil, le contraindre à déboucher sur la mer Rouge, assécher ainsi toute la vallée du Delta, anéantir à jamais l'Égypte rivale ; peut-être les navires de Vasco suivaient-ils ce même sillage, avaient-ils devant eux ce même horizon, quand l'explorateur arriva pour la dernière fois sur la terre qui lui valut gloire et tourment, déjà vieux, méconnu, à l'agonie, et — le calme de l'océan Indien soudain troublé par un raz-de-marée imprévu — le mourant redonne courage à l'équipage terrifié, en lui criant d'une voix ferme : N'ayez pas peur ! C'est la mer qui tremble devant nous !

16 décembre.

Hélas : la mer ne tremble pas devant nous. Depuis trois jours, tableau inchangé. Ciel et mer d'étain fondu, avec quelques traits noirs qui émergent : les nageoires

des requins, comme toujours à l'horizon, unique trace concrète, cette mince bande souple de céruse verte : la côte de Malabar...

17 décembre.

Je suis monté sur le pont à l'aube. Nous longeons la terre. La verdure monte comme un rideau qui se prolonge à l'infini. Ce sont les cocotiers, arbres implantés sur la côte de tout le Malabar, de Ceylan, de la Papouasie : denses, monotones, enracinés jusque dans le sable, au point que la marée haute entoure leurs troncs de guirlandes d'algues et d'actinies. Ce sont les cocotiers, caractéristique visuelle dominante de ces régions, les palmiers sauvages qui donnent aux tropiques leur aspect nostalgique. Et je ne sais comment un de mes compagnons de voyage peut les appeler dattiers, en les confondant avec le dattier africain au tronc en colonne, d'écaille et d'étoupe, aux feuilles de fer-blanc rigide, aride compagnon du désert et des pyramides. Le cocotier est l'ami de la pagode, le fils de l'ombre humide et chaude. Sur la masse verte se profilent les troncs, blancs, obliques, minces comme les tiges d'un chiendent fantastique, projetant à vingt, à trente mètres dans le ciel la fusée verte de leurs feuilles dilatées, gigantesques, ondoyant avec une grâce infinie sur leur tronc trop gracile. Appuyé sur le bastingage, le menton pris entre mes mains, je regarde depuis une heure ce décor unique de productions végétales. Leur beauté m'enchanté...

17 décembre, après-midi.

Je n'imaginai pas une ville très chrétienne ensevelie dans l'ombre sauvage.

Le *Pedrilla* a remonté l'estuaire de la Mandavj, il nous a déposés sur l'*imbarcadero* branlant de la *Vielha Citade*, et il est reparti en toute hâte vers la Nova Citade, avant que la marée basse ne l'immobilise sur ces rives.

Depuis deux heures, j'erre à travers la plus étrange, la plus triste des villes mortes. L'Orient est rempli de villes qui furent. Mais elles remontent à des millénaires, dans la nuit des origines bouddhiques et brahmanes : l'abîme du temps, de la race, de la croyance nous les rend indifférentes. Notre mélancolie retrouve, en revanche, à Goa le spectre de choses familières : couvents, palais, églises du XVI^e et du XVII^e siècle : une vaste cité qui rappelle parfois une rue de la Rome baroque, une place de l'Ombrie ; une ville qui fut somptueuse et riche, surgie de la toute-puissance de la croix et de l'épée, ville qui contenait trois cent mille habitants, et à présent trois cents : tous moines ou gardiens d'églises et de palais croulants, témoins nonchalants qui ne réparent même pas une pierre, résignés qu'ils sont à l'œuvre implacable du climat et de la forêt. Pour les choses comme pour les hommes, les Tropiques sont délétères ; et sous ce ciel de flamme et d'ouragan, les siècles valent des millénaires. La ville est très étendue, mais rares sont les édifices entiers. J'avance au hasard, sans but, sans une lettre de recommandation, escorté par un gamin plein de vivacité qui m'interroge sur mes projets : « Palais de l'Inquisition ? Église de saint François Xavier ? Cathédrale de Notre-Dame des Éléphants ? » Et il commence à considérer mon vagabondage somnambulique avec

quelque inquiétude. Un édifice m'attire, un palais du XVII^e, imposant, aux grilles rebondies, aux balcons en volutes pleines de grâce, portant en leur centre un monogramme en lettres cursives ou un blason de famille ; et le blason est reproduit en pierre à l'entrée, dans l'immense vestibule. La cour est entourée d'une double loggia baroque, à colonnes en spirales ; mais la loggia est écroulée sur une bonne moitié et ouvre sur une campagne sauvage. Je parcours au hasard le portique, j'entre dans l'immense demeure. Hélas ! Je regarde le plafond ; et, à travers le plafond, de grandes taches bleues : le ciel des tropiques. Des trois étages, des enfilades interminables de salles et de couloirs, il ne reste plus trace, tout est écroulé, et le palais n'est plus qu'une boîte, une souricière déserte, qui sert d'entrepôt aux noix de coco. Par terre, à différents niveaux, sont entassés de gros fruits chevelus qui font penser à des pyramides de têtes coupées. Je sors au grand air, je m'assois sous le portique, sur un chapiteau brisé, je me désaltère avec une noix de coco que le gardien brise et me tend.

« A qui est ce palais ? »

« A l'abbaye. »

« Mais qui l'habitait, qui l'a fait construire ? »

Le gardien ne comprend pas, me regarde perplexe. Je lui désigne le blason qui apparaît ici aussi, sur le pavement usé. L'homme ne sait, fait un geste d'indifférence.

« Qui peut savoir ? Un *conquistador*, dans les temps des temps... »

Mais quel *conquistador* ? Comment est-il possible que trois siècles suffisent pour anéantir à ce point tout souvenir de notre passage sur terre ? Et le souvenir des hommes puissants, des dominateurs craints et enviés, qui emplirent le monde de leur geste et de leur nom, qui imposèrent leur nom par l'épée et la croix, et laissèrent leurs marques gravées sur le marbre et sur le fer de leurs palais magnifiques ? Fut-ce un Diego Lajnez ? un Alfonso Dequero ? un Manrico Tizzona ? Peut-être ai-je déjà rencontré leurs yeux broussailleux dans quelque galerie d'Europe, sur une toile de Vélasquez ou de Van Dyck, un de ces *conquistadores* tout à la fois marchands, pirates, guerriers, explorateurs ; qui s'avancent dans toute la pompe de leurs soies, de leurs plumes, de leurs velours, tenant leur épouse par la main, une grasse personne aux boucles symétriques, souriante malgré le dur corset à baleines de fer et la fraise impitoyable : et la progéniture suit en bon ordre, déjà toute corsetée et cuirassée comme ses parents, et un serviteur nègre tient un singe sur son épaule et d'une main un perroquet, soulevant de l'autre un rideau de velours, et entre deux colonnes apparaissent les galères redoutables, devant le port d'une ville fabuleuse : Goa la Dourada, Reine de l'Orient, orgueil des fils de Luso, à l'époque où sur les possessions portugaises le soleil jamais ne se couchait. « A qui a vu Goa, plus n'est besoin de voir Lisbonne. »

Encore une fois je touche l'extrême limite de la désillusion, je paie ma curiosité malade qui toujours veut voir de trop près la réalité des pierres mortes, veut constater que les choses magnifiées par l'histoire, par l'art, chantées par les poètes, ne sont plus, ne seront jamais plus, et sont comme si jamais elles n'avaient été !

Routes interminables, où alternent palais en ruine, creusés comme des têtes de mort, plantes sauvages surplombant des murailles massives, donjons revêtus de capillaires tombantes, de lianes exubérantes, tachetées comme des pythons ; églises, ruines religieuses plus tristes que des ruines profanes. Je m'arrête sous la frai-

cheur ombragée d'un fragment de voûte en arc brisé, restée debout par miracle, car elle n'a plus qu'un mur de soutien. Ma nostalgie se donne l'illusion, un court instant, d'être dans une église écroulée de Romagne ou des Abruzzes. Mais trois singes obscènes — véritable symbole d'une Apocalypse satanique — se tiennent au fond de l'abside, une bande de minuscules perroquets court sur les quatre ogives ; ni lierre, ni lézard amical pour animer la pierre morte, mais un étrange animal grimpeur sorti de fleurs sarcastiques et les diaboliques caméléons aux yeux loucheurs... Tout là-haut un cocotier a introduit dans l'église un immense rameau et l'agite avec lenteur, projetant à terre l'ombre d'une main qui bénit.

La mélancolie de la ville morte est toute dans le contraste de ce Moyen Age européen, de ce passé qui est le nôtre, enseveli sous un ciel d'exil, dans une terre sauvage.

Je n'ai pas d'autre but, pas d'autre indication dans cette solitude de plantes et de ruines que le nom d'un Italien jamais connu : et je le répète aux quelques rares passants ; mais personne ne sait m'indiquer son couvent. Les couvents sont nombreux et je passe inutilement de l'un à l'autre ; personne ne connaît Vico Verani et sans son nom de religieux, la recherche sera difficile ; et je ne me souviens pas de son nom. On me conseille de m'adresser à la Cathédrale, où se trouve le Siège Ecclésiastique avec tous ses registres...

Je presse le pas, suivi par un gamin de Goa qui s'intéresse à cette recherche avec de grandes exclamations grotesques, roulant bras et yeux : une mimique excessive qui révèle le rejeton d'une race bâtarde. On arrive au centre de Goa : solitude, silence, mort ici aussi. Formidable comme une forteresse, le Palais de la Très Sainte Inquisition : inquisition plus effroyable que celle d'Europe, cause première de la décadence d'un domaine colonial qui n'eut jamais d'égal.

Voici la Cathédrale, église abbatiale des Indes, mosquée transformée en temple chrétien de saint François Xavier. Et voici l'église du *Bom Gesù* au-dessus d'une place déserte, ombragée de palmiers. Je visite la tombe du saint, somptueux mausolée baroque de jade, de marbre, d'argent. Le corps du saint fut officiellement déclaré Vice-Roi des Indes et Lieutenant général ; le vrai gouverneur qui arrivait du Portugal devait demander l'autorisation à la dépouille devenue idole, et encore au début du XIX^e siècle il venait en grande pompe à cette église avant de prendre son poste : le rite voulait qu'il revînt s'entretenir avec les saintes reliques, avant toute décision importante...

Le moine me fait passer dans les sacristies : nous traversons une cour intérieure, vaste et murée, où le style trapu des temps anciens, la mélancolie séculaire, font un étrange contraste avec la verdure et le ciel éblouissant. On monte au premier étage, dans la bibliothèque on me présente au Père Supérieur. Le moine m'accueille avec bienveillance, fait prendre sur les étagères trois, quatre registres d'époques diverses, il les feuillette avec diligence et rapidité, pointant sur le papier jaunâtre son index paré d'une grosse pierre violette. Dans le silence, je considère cette tonure grise, ce visage à lunettes, ce corps massif dans sa tunique noire et blanche, et l'autre compagnon, silencieux, décharné, tout raide, adossé contre un planisphère antique où les frontières sont marquées par des figures de bêtes et d'hommes sauvages. Et derrière le dos du père, derrière le haut fauteuil à accoudoir, s'ouvre la verrière, apparaît une cour avec des arbres et une quantité de gamins indigènes, aux visages encore plus foncés dans leur tunique blanche, ils font des

exercices de gymnastique accompagnés d'une sorte de chant liturgique. Odeur putride d'encens, de tabac aromatisé, de temps et de sainteté, odeur de fleurs inconnues et de miasmes tropicaux. C'est un cauchemar. Je regarde avec une impatience anxieuse l'index qui parcourt le vaste registre. Le silence me semble éternel. Jamais je n'aurais pensé pouvoir désirer à ce point rencontrer un Italien, fût-ce même le frère inconnu d'un ami oublié.

Le père s'arrête, et lit finalement :

« Père Miguel, dans le siècle Vico Verani, couvent de Santa Trinidad, professeur de théologie depuis le 20 septembre 1884, ordonné en 1891 et... »

Le père lève la tête, me fixe avec des yeux placides :

« Il est mort le 22 octobre 1896. »

Un silence.

« On dure peu, sous ces climats, mon cher monsieur. »

Ma solitude me semble plus totale, et plus vif mon désir de m'en aller, maintenant que je m'aperçois que j'ai suivi la trace d'un mort dans une ville morte. Les moines m'offrent l'hospitalité, ils insistent ; il y a dix kilomètres avant d'arriver à Pandjim, la Nova Citade où trouver une auberge ; la nuit me rattrapera à mi-chemin. Peu importe. Je prends congé ; je saute dans une guimbarde tirée par des zébus, un véhicule qui fait penser à un cercueil ou à une hotte de vendangeur, dans laquelle le voyageur est quasiment allongé sur le dos, soulevant et abaissant sur son visage une sorte de moustiquaire. Et on part à toute vitesse vers la Goa moderne.

Goa moderne : mais on dirait une ville de province du temps passé, une capitale de quelque République d'Amérique centrale, à la fin du XVIII^e. Je passe ma soirée de la manière la plus banale, pour arriver à me convaincre que je vis encore, et toujours à notre époque. J'entre dans un cinématographe. Je passe dans un café, parmi cette foule nombreuse, si éloignée de la correcte élégance des Anglais et de la dignité gracieuse des Hindous, foule des métis portugais qui, sous ce ciel, se reproduisent comme du chiendent, survécurent aux ruines, plus tenaces que la pierre, et que l'on appelle pompeusement *Toupas*, c'est-à-dire Européens « qui portent un chapeau », mais qui n'ont plus rien d'Européens, avec leurs épaules graciles, leurs jambes malingres, leur visage olivâtre, anguleux, aux yeux vifs, mais simiesques sous leur front bas ; et ils ont les attitudes grotesques qu'on a dans la cavalerie, ils sont pomponnés et pommadés, ils se promènent avec d'énormes cigares et des compagnes langoureuses, qui arborent des tenues d'il y a dix ans, chutes de tissu expédiées par quelque magasin européen.

Je déguste un petit verre d'*arach*, la liqueur nationale, la vente la plus importante de la colonie. Au milieu du brouhaha rauque et inconnu qui m'assourdit et de la fumée qui m'aveugle et m'étouffe, grâce à quelques cartes postales je me rappelle quelques amis européens. Et j'observe que les timbres portent encore l'effigie de Don Carlos ; la mine florissante du monarque assassiné me sourit sous la surcharge sombre en gros caractères noirs : République. *Sic transit*. Je ne sais pourquoi ce détail clôt d'une ultime tristesse cette pause portugaise, journée parmi les plus mélancoliques de mon pèlerinage.

Je sors du café, je me promène dans les jardins, je m'éloigne le long de la mer, jusqu'à l'endroit où s'arrêtent les réverbères à gaz et apparaissent toutes les étoiles du ciel tropical, dominées par la Croix du Sud ; on entend dans l'obscurité le

crépitement caractéristique que font les feuilles des palmiers en se frottant l'une contre l'autre, dans la brise marine. Et je tente de me rappeler et de répéter comme une prière sur la tombe de la ville défunte, un sonnet de Heredia, sur sa patrie lointaine.

Morne Ville, jadis reine des Océans !
Aujourd'hui le requin poursuit en paix les scombres
Et le nuage errant allonge seul des ombres
Sur la rade où roulaient les galions géants.

Depuis Drake et l'assur des Anglais mécréants,
Tes murs déseparés croulent en noir décombres
Et, comme un glorieux collier de perles sombres
Des boulets de Pointis montrent les trous béants.

Entre le ciel qui brûle et la mer qui moutonne,
Au somnolent soleil d'un midi monotone,
Tu songes, ô Guerrière, aux vieux Conquistadors ;

Et dans l'énervement des nuits chaudes et calmes,
Berçant ta gloire éteinte, ô Cité, tu t'endors
Sous les palmiers, au long frémissement des palmes.

Mieux que dans le poème académique et ampoulé de Camoens, Goa « la Dou-rada » est enclose dans le miracle de ces quatorze vers !